Roman d'exil

Autor(en): **Mézières, Gérard**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **21 (1953)**

Heft 1

PDF erstellt am: **02.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-567445

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

jouer aux coquettes et de faire de la couleur d'une cravate ou d'un pli de pantalon le sujet principal d'une conversation. Soyons virils de corps, d'esprit, de pensées, dans nos rêves et dans nos paroles. Ce qui nous fait défaut: la virilité, cette force chaude, généreuse, la plus noble et la plus grande des forces. Et nous prétendons aimer et admirer les hommes...

Surtout, vivons avec la dose minimum de ce respect que nous nous devons, que nous devons à notre condition et, partant, que nous devons aux autres.

Faire appel à l'Esprit! Monsieur X écrit que c'est se faire écorcher vif. Ce jugement, si sévère qu'il soit, traduit pourtant bien le regrettable climat d'intolérance et d'incompréhension qui règne trop souvent parmi nous.

Eh bien! Qu'on m'écorche vif! Car, malgré tout, c'est à l'Esprit que, tôt ou tard, on reviendra. Le jour où nous aurons compris cela et donné davantage de sérieux à notre existence, à notre conduite, à nos propos, une raison d'être à notre inclination, alors, la partie sera presque gagnée puisqu'il s'agit de nous-même, du problème de notre propre condition.

ROMAN D'EXIL

Nouvelle par Gérard Mézières

Quand Robert s'entendit appeler dans l'immense cour que les prisonniers appelaient la «place rouge», il tressaillit. D'où venait donc cette voix qu'il connaissait? Il se retourna et il aperçut Armand. Armand, pâli par la fatigue, et méconnaissable sous une barbe de huit jours, pliant sous le poids d'une grosse capote, encadré de deux sentinelles la baïonnette au canon.

— J'ai voulu me tirer, ils m'ont repiqué. Bah, quelques jours en cabane, ce ne sera pas bien dur.

— Je te ferai passer du chocolat à la prison du camp. Je connais le gardien.

Robert travaillait à la cantine des sous-officiers allemands. Le camp étalait autour d'eux ses baraquements sordides que contrôlait un mirador dégingandé. Robert s'était peu à peu installé, de révolté qu'il était au début, dans le provisoire et le délabrement, comme ces réfugiés qui, entourés d'une bande d'enfants, débarquent dans une salle d'attente de 3ème classe pour y passer la nuit, et qui finissent par y vivre et dormir confortablement. Sa nuit à lui durait depuis deux ans.

Comment ne se fut-il pas souvenu du corps délicieux d'Armand, de la tiédeur de sa peau, de la douceur des caresses qu'ils s'étaient prodiguées l'un à l'autre durant le séjour forcé qu'ils avaient fait en Juillet 1940 après la débacle, sous les marabouts improvisés de leur premier camp de captivité.

Le château de Kaiserslautern dressait sur le ciel sa silhouette trapue. Maintenant un étandard nazi y flottait. La prairie avait trois kilo-

mètres de superficie. Instantanément elle s'était transformée en une sorte de marche d'esclaves aux visages faméliques. En une nuit, l'herbe avait disparu, et un campement improvisé s'était installé, un village fait de boites de conserves et de toiles de tentes, le tout renforcé de boue séchée, avait étalé sa lèpre hideuse sur le sol, un pré verdoyant, où les villageois menaient la veille paître leurs bêtes. Et des mitrailleuses pointaient leur langue de feu aux quatre coins du camp sur cette foule désarmée.

Armand et Robert s'étaient installés un marabout assez confortable. L'un et l'autre avaient conservé un paquetage complet. Robert avait un matelas pneumatique qui leur permit d'éviter l'humidité pendant la grande pluie de trois jours qui déferla sur le camp. Serrés l'un contre l'autre comme deux moucherons sur une feuille emportée par le courant, ils avaient découvert soudain qu'ils avaient les mêmes goûts, et dans leur détresse infinie, les joies de l'amour les avaient tenus prisonniers l'un de l'autre. Tandis que les autres souffraient toute les affres de l'angoisse, le sort même qui les rapprochait avait fait de leur misère commune un lot acceptable.

Robert avait été scout jadis, et se souvenait de promenades en compagnie de tout jeunes gens, de bivouacs et de feux de camp, où sa nature sensible s'était épanouie dans l'admiration passionnée d'un aîné. Mais cet attrait qui le vouait à l'amour des garçons s'était borné alors à quelques contacts superficiels. Et voici que, brusquement, comme un grand vent d'orage balaye tout sur son passage, la volupté était née avec Armand et il avait découvert un autre sens à la vie.

Ce soir-là allongés joue contre joue, Robert songeait: «Il était marié depuis deux ans lorsque la guerre éclatait, mais quelle étreinte féminine pourrait lui procurer la joie que lui donnait ce beau corps ferme et musclé?»

Souvent il allumait sa lampe électrique à la dérobée, ne fut-ce que pour contempler un moment son ami qui dormait, entièrement nu, le bras replié sous la nuque. La mollesse enfantine de cette courbe du visage, la solidité de cette croupe musclée, la ligne marmoréenne de ces pectoraux sculptés où frisait le poil naissant: tout cela allumait en lui-même une sorte de fièvre, et il se renfermait dans sa citadelle de nuit et de silence. Il devait entendre la respiration calme du garçon, sentir la douce odeur qui montait de lui, pour finalement l'éveiller. Tout autour les mille bruits du camp endormi formaient une sorte de symphonie.

«Maintenant je connais l'amour, pensait Robert; pendant des années j'ai ignoré ses lois impérieuses, méconnu son appel. J'étais comme un aveugle. Je pressentais quelque chose de l'universel mystère; mais je sortais d'un bal le coeur lourd, avec le sentiment d'avoir été frustré. J'allais à travers les rondes des jeunes filles, le coeur altéré, ne sachant à quelle source boire et je rentrais, plus las et plus découragé que je n'étais parti.

Et voici que cette jeune amitié réveillait en lui ses ardeurs de scout partant à la découverte d'un nouveau monde . . .

La ferme musculateure du jeune homme endormi sous ses yeux, la tiédeur de son corps, étaient la terre interdite où le commun des mortels s'arrête sans oser avancer plus avant. Une trève avait levé tous ces inter-

dits et installé l'amour à portée de sa main. Un hasard lui avait livré le secret de leurs goûts communs: ce jour où, sous le grand soleil, tandis qu' Armand se débarbouillait à la pompe, Robert, qui se trouvait derrière lui l'avait aidé à passer sur son dos une serviette mouillée. Tel un cheval piaffant que l'écuyer bouchonne d'un geste prompt, celui-ci avait trahi une réaction si vive qu'elle avait tranché l'indécision de Robert. Il s'était allongé près de son ami jusqu'à le toucher, et l'inévitable s'était produit.

— Ne fais pas l'imbécile, lui avait d'abord dit Armand. Mais un quart d'heure plus tard, tandis que Robert, sous la tente, feignait de dormir, il sentait sur ses yeux les durs cheveux crêpelés d'Armand et, sous sa moustache, sa bouche entr'ouverte aux dents aiguës qui cherchait la sienne.

Huit jours de disette où les forces s'exténuaient, dans l'immense pré transformé en une foire misérable et gigantesque. De pauvres gourbis de boue séchée fumaient au soleil de leurs mille braséros faits de boites de conserves.

Au début, chacun avait gardé quelques provisions dans les boîtes à vivres. Mais peu à peu les réserves s'amenuisaient. Il fallait défendre l'entrée de la tente, veiller à ne pas s'éloigner pour présenter tant de misérables richesses.

Pour Robert et Armand ce furent huit jours étonnants.

Robert pensait à sa mère qui l'attendait, à sa femme qui était sans nouvelles, à sa maison, aux habitudes qu'il faudrait reprendre. Pourtant il devait s'avouer qu'il ne souffrait pas. Est-ce que Armand n'était pas là avec ses larges épaules et son dos musclé? Armand qui préparait le repas sur ce fourneau dérisoire fait d'une boîte de petits pois vide, où brûlaient quelque brindilles de bois! Sur une ficelle reliée à la tente par un piquet, le linge de la semaine séchait, et leurs slips dansaient une gigue fantasque. Robert, malgré ses soucis, devait s'avouer qu'il connaissait une fièvre intense qui était sans doute l'état le plus proche du bonheur.

Le soir, il fallait vite éteindre les feux à cause de la menace des avions.

— Tiens, dit Armand, voici la soupe de lentilles.

Il s'accroupit auprès de Robert. Il était torse nu, et ses cheveux frisés qu'il avait négligé de peigner le faisaient ressembler à un Jean-Baptiste.

— Mangeons, dit Robert.

Tout en satisfaisant son appétit, Robert appréciait la secrète harmonie qui se dégageait de tous les gestes de son compagnon, mais Armand était grave.

— Reposons-nous, dit-il, nous aurons besoin de nos forces. On parle de nous changer de camp, Robert.

Armand reçut distraitement le baiser de Robert.

Robert s'allongea le premier sur la couverture, et sentit bientôt rayonner la tiédeur de celui qui partageait sa couche. Il y avait quelque chose de changé, il le sentait en lui comme une menace . . . Non . . . Ce n'étaient pas les préparatifs d'un départ problématique qui l'assombrissaient.

Quand Robert se réveilla le lendemain, le paquetage d'Armand était fait, ses couvertures pliées, lui-même les cheveux strictement coiffés laçait ses souliers.

Les yeux de Robert papillotèrent un moment.

— Qu'est-ce que tu fais?

— Je m'en vais. Ils ont demandé des ouvriers pour travailler à l'usine. Je me suis fait piquer dans l'allée centrale. Après tout, ça vaut mieux. Là, du moins, je mangerai à ma faim.

Avant que Robert ait eu le temps de protester, Armand s'était déjà éloigné. Les adieux avaient été brefs. Il ne restait au coeur de Robert qu'une blessure cuisante....

Et voici qu'Armand était de retour. C'était bien lui avec ses yeux clairs aux paupières marqées d'un disque sombre le teint gris et terreux. Etait-ce possible? Robert revoyait le grand soleil de Juillet après le déluge de trois journées, Armand étendu au soleil, dérobant sa crinière dans ses bras nus. Le linge qui séchait au vent, la tièdeur du gourbi, le soir et leurs deux nuques rapprochées tandis qu'ils s'épanchaient en d'interminables confiances.

Armand...

Le premier soir, Armand profita de l'ombre pour se glisser près de la cabane qui tenait lieu de prison.

— Demain, à l'heure où tu sors vider les ordures, tu as un moment. J'en profiterai pour te passer du chocolat. La sentinelle ne dira rien, je la connais.

Le matin à l'aube grise, il essaya de l'apercevoir, silhouette morne flanquée d'un gardien, baïonnette au canon. Armand s'avança, portant avec un autre compagnon, une tinette trop lourde qui les pliait en deux. Robert sentit son coeur se serrer. Il cherchait à retrouver l'Armand qu'il avait aimé, avec sa crinière opulente et ses solides pectoreaux, dans la silhouette famélique qu'il voyait maintenant. On le lui avait changé. On avait cassé son jouet.

— Tu sais, mon vieux, dit une voix derrière lui, t'en fais pas pour Armand, il est inscrit pour Rawaruska. Le gars en est à sa deuxième tentative d'évasion. Son compte est bon; il n'y coupe pas. Déjà la semaine dernière, il y en a qui sont partis: on manque de bras là-bas.

Robert savait que Rawaruska était un camp disciplinaire; il pâlit. Etait-ce possible qu'on les eût devinés:

— Il n'ira pas à Rawaruska. Ce n'est pas possible, sa santé ne le supporterait pas...

Son nom est sur la liste tout de même.

Pourquoi Armand avait-il tenté de s'évader? Telle était la question que se posait anxieusement Robert.

Il faudrait qu'il pût interroger Armand. Un matin, il parvint à rester seul à seul avec lui, tandis qu'il sortait avec son compagnon comme à l'ordinaire.

— Je n'en pouvais plus, dit Armand. Je ne pouvais plus supporter ce travail. Je me suis échappé pour être changé de place... Alors on m'a envoyé dans ce stalag. Je travaillais chez un paysan des environs. Un jour, j'ai su que tu étais ici... Le village où je me trouvais étais distant du stalag de plusieurs kilomètres. Je me suis donc évadé. Ainsi je me suis dit: «c'est sûr que je le verrai». Je n'ai rien oublié, tu sais...

Le Wachtmann intervenait déjà pour les séparer.

Huit jours plus tard, des hommes s'alignaient dans la cour. Ils par-

taient pour un long voyage, à voir le nombre de leurs musettes et les rations de pain et de boites de conserve qui leur avaient été allouées.

Armand était déjà sur les rangs. C'était la nuit encore. Les sentinelles passaient avec leurs lanternes, pour compter les partants. Des cris de «Lost, lost . . .» accompagnés de jurons, résonnaient à tout propos.

— Il en manque un, dit le chef, en désignant un numéro sur la liste. Celui-là est malade.

A ce moment arriva une sentinelle avec un autre prisonnier chargé du paquetage du départ:

— C'est celui-là qui remplace le malade. Il a voulu partir.

Le chef esquissa une moue ironique.

— Eh, bien, bon voyage.

Armand avait tressailli en reconnaissant Robert. La veille, ils s'étaient séparés en se promettant de se retrouver en France. Sorti de prison après les dix jours règlementaires, Armand flânait dans le camp, seul avec lui-même. La tristesse inévitable des départs lui gonflait le coeur. Malgré la pluie qui tombait sans cesse, malgré la pauvreté de sa misérable couchette, la cohabitation avec trente-cinq autres hommes dans la même pièce, cela représentait encore une sécurité. Et puis, il y avait Robert. Tandis qu'à présent, il faudrait dire adieu à tout ce qu'il avait connu. Il sourit. Robert était là:

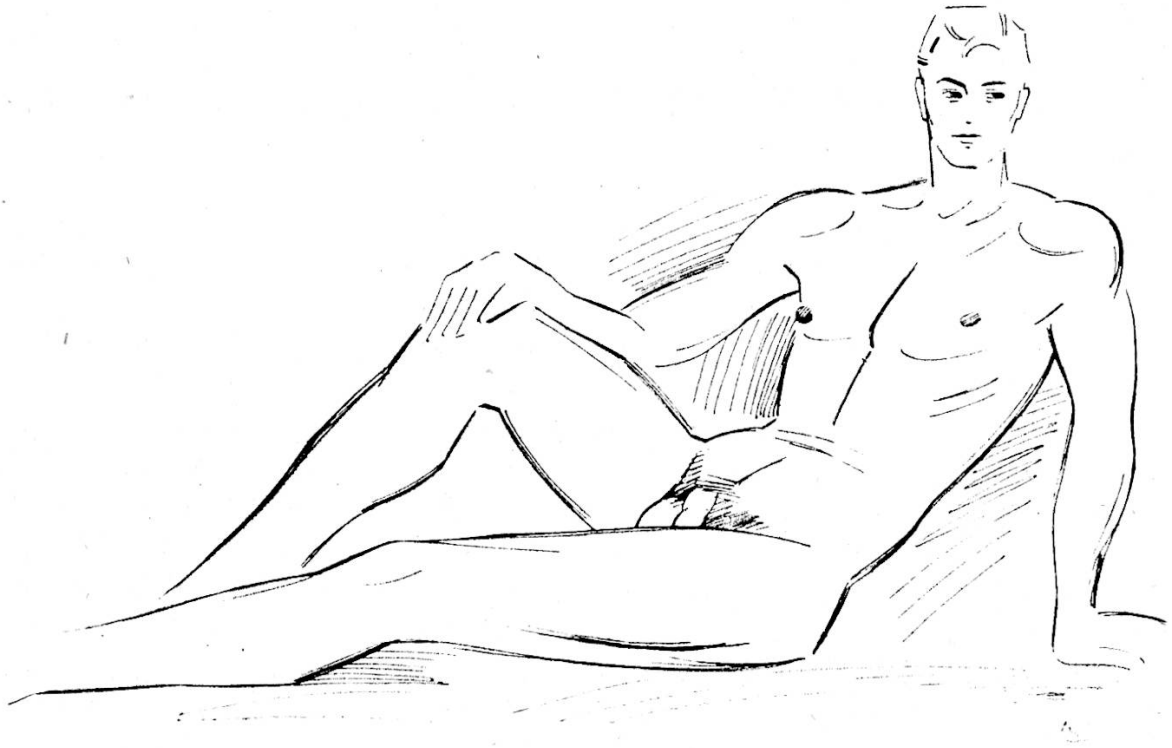
Tu t'es décidé?

— Je ne pouvais pas te laisser partir comme cela.

Un coup de sifflet retentit dans l'air. La colonne s'ébranla vers la gare.

Robert sentit une poigne rude qui cherchait sa main.

— Merci vieux.

Armand avait changé de place avec un autre pour être auprès de Robert. Sa taille s'était redressée. Il marchait aisément.

Et maintenant, Robert lisait dans ses yeux, au lieu de l'égarement des premiers jours, la sérénité que donne la confiance.